Poésie française, chinoise, anglaise – François Le Lionnais

Il est clair qu'on perd quelque chose à la traduction, mais il y a des poètes qui, même une fois traduits, laissent encore passer quelque chose de remarquable. Sur le plan des idées bien sûr, mais sur le plan des émotions aussi. Il n'est que de voir les poèmes chinois traduits en français ; sur le plan des sonorités, on perd presque tout, tout sur le plan de la calligraphie. Mais je crois que les sentiments qui peuvent passer sont quelque chose que je ne trouve pas chez beaucoup de poètes français. Il est vrai que la poésie française n'est pas, et de loin, la première du monde. Je crois que la première serait probablement la chinoise. Si je pouvais la lire en chinois, je vous confirmerais mieux cela. Il y aurait aussi la japonaise.

Siéope çafraanse, noichise, laiganse – Lucia

Il ets cliar qu'on pred queqleu chsoe à la trandoucit, mias il y a dse poetè qiu, memê eun fios tradiut, lasseient coenre assper queqleu hosec de marreblequa. Rus le napl sed nebi ûrs, aism rus le napl sed méotion ssiau. Il n'ets qeu de vior sel spèome cinoihs tradiut ne çaisfran ; rus le napl sed nosotéris, no drep requesp ttuo, ttuo rus le napl de la cagraiphille. Mias je roisc euq sel stisenment qiu veupent asserp tons queqeu hosec euq je ne routve sap cehz coupbuae de poetès çaisfran. Li tes raiv euq la poesie çaisefran n'ets sap, et de oiln, la emiprère du ondem. Je roisc euq la emiprère asairet mentbablepro la noisechi. Si je paivous la riel ne noichis, je ouvs raiconmefirs meux lace. Li y ssiau la posejanai.

Métathèses
Alicia

Ça c'set, puor mio, le plsu baeu et le plsu triest paysgae du modne. C'set le mmée paysgae queu cluie de la pgae précdéente, msai je l'ai desinés eun fsoi encroe puor bein vuos le motrern. C'set cii queu le petti pricne a apapru sru teerr, pius diparus. Regaredz attentviemnet ce paysgae anfi d'érte ssûr de le reeonnaîtr, si vuos voyagze un juor en Afriequ sdan le désret. Et, s'il vuos arriev de pasers pra là, je vuos en suppile, ne vuos pressze psa, attenedz un pue juest suos l'étiote ! Si alros un enfnat vietn à vuos, s'il rti, s'il a dse chevuex d'ro, s'il ne rpéond pas qunad on l'intreoge, vuos devinerze bein qiu il ets. Alosr soyze gentlis ! Ne me laissze pas teellment triset : écrivze-mio vtie qu'il ets reevnu...

Le Petit Prince

Ça c'est, pour moi, le plus beau et le plus triste paysage du monde. C'est le même paysage que celui de la page précédente, mais je l'ai dessiné une fois encore pour bien vous le montrer. C'est ici que le petit prince a apparu sur terre, puis disparu. Regardez attentivement ce paysage afin d'être sûrs de le reconnaître, si vous voyagez un jour en Afrique, dans le désert. Et, s'il vous arrive de passer par là, je vous en supplie, ne vous pressez pas, attendez un peu juste sous l'étoile ! Si alors un enfant vient à vous, s'il rit, s'il a des cheveux d'or, s'il ne répond pas quand on l'interroge, vous devinerez bien qui il est. Alors soyez gentils ! Ne me laissez pas tellement triste : écrivez-moi vite qu'il est revenu...

Métathèses – Marie

<i>Le chat et le soleil</i> <i>- Maurice Carême</i>	<i>Le cath et le slieol</i> <i>- Marie</i>
<i>Le chat ouvrit les yeux</i> <i>Le soleil y entra</i> <i>Le chat ferma les yeux</i> <i>Le soleil y resta</i>	<i>Le cathovurti les yuxe</i> <i>Le slieol y etnar</i> <i>Le cathfream les yuex</i> <i>Le slieol y rseat</i>
<i>Voilà pourquoi le soir</i> <i>Quand le chat se réveille</i> <i>J'aperçois dans le soir</i> <i>Deux morceaux de soleil</i>	<i>Vioàlpuroiouq le siro</i> <i>Qaudn le cath se rvilélel</i> <i>J'posçaeirdsna le siro</i> <i>Duexmrocuxe de slieol</i>

Métathèses – Valérie

« Mon Oncle Jules » - Guy de Maupassant

Ma mère souffrait beaucoup de la gêne où nous vivions, et elle trouvait souvent des paroles aigres pour son mari, des reproches voilés et perfides. Le pauvre homme avait alors un geste qui me navrait. Il se passait la main ouverte sur le front, comme pour essuyer une sueur qui n'existait pas, et il ne répondait rien. Je sentais sa douleur impuissante. On économisait sur tout ; on n'acceptait jamais un dîner, pour n'avoir pas à le rendre ; on achetait les provisions au rabais, les fonds de boutique. Mes sœurs faisaient leurs robes elles-mêmes et avaient de longues discussions sur le prix d'un galon qui valait quinze centimes le mètre. Notre nourriture ordinaire consistait en soupe grasse et bœuf accommodé à toutes les sauces. Cela est sain et réconfortant, paraît-il ; j'aurais préféré autre chose. On me faisait des scènes abominables pour les boutons perdus et les pantalons déchirés.

« Mno Oelcn Jeslu » - Réviale

Ma mrèe suoffriart baeucuoop de la geên où nuos viivons, et elle toruviat suovnet des praoels agires puor sno mira, des rerpcohes violés et prefieds. Le puaver hmome aviat alros un gsete quiu me nvarait. Il se pssait la mnai ouvrete sru le fornt, cmmoe puor essyuer uen seuru quiu n'exsistait pas, et il ne réopndait rnie. Je senitas sa duoluer impiusstane. On écoonmsait sru tuot ; on n'aceptait jamasi un dîneur, puor n'avoir psa à le rneder ; on acehtait les porviisons au raibas, les fnods de buotiqueu. Mse suoers fasaiient luers beros elles-mmmêmes et aivaent de lnogeus discuissons sru le pirx d'un gaoln quiu vilaat qunize ceintems le mète. Norte nuorritrue orinadire consisait en suope garsse et fboeu accomomdé à tuotes les suaces. Cale set sian et réncoforantt, pairât-il ; j'auiras préréfé uater coshe. On me faisat des scnès aboimanbles puor les buotons pedrus et les pantolans déchéris.